

STUDIO DIFFÉREMMENT

Les textes et les illustrations
de cette rubrique historique
sont protégés par l'article L-111-1
du code de la propriété intellectuelle,
pour toute utilisation nous contacter.

© Studio Différemment



« La plus belle maison de Toulouse »

L'HÔTEL DE BERNUY Aujourd'hui enserrée dans le lycée Fermat, la maison bâtie par le marchand espagnol Jean de Bernuy est, avec l'hôtel d'Assézat, l'un des plus beaux restes de l'âge d'or du pastel et le décor fastueux d'une vie hors-normes.

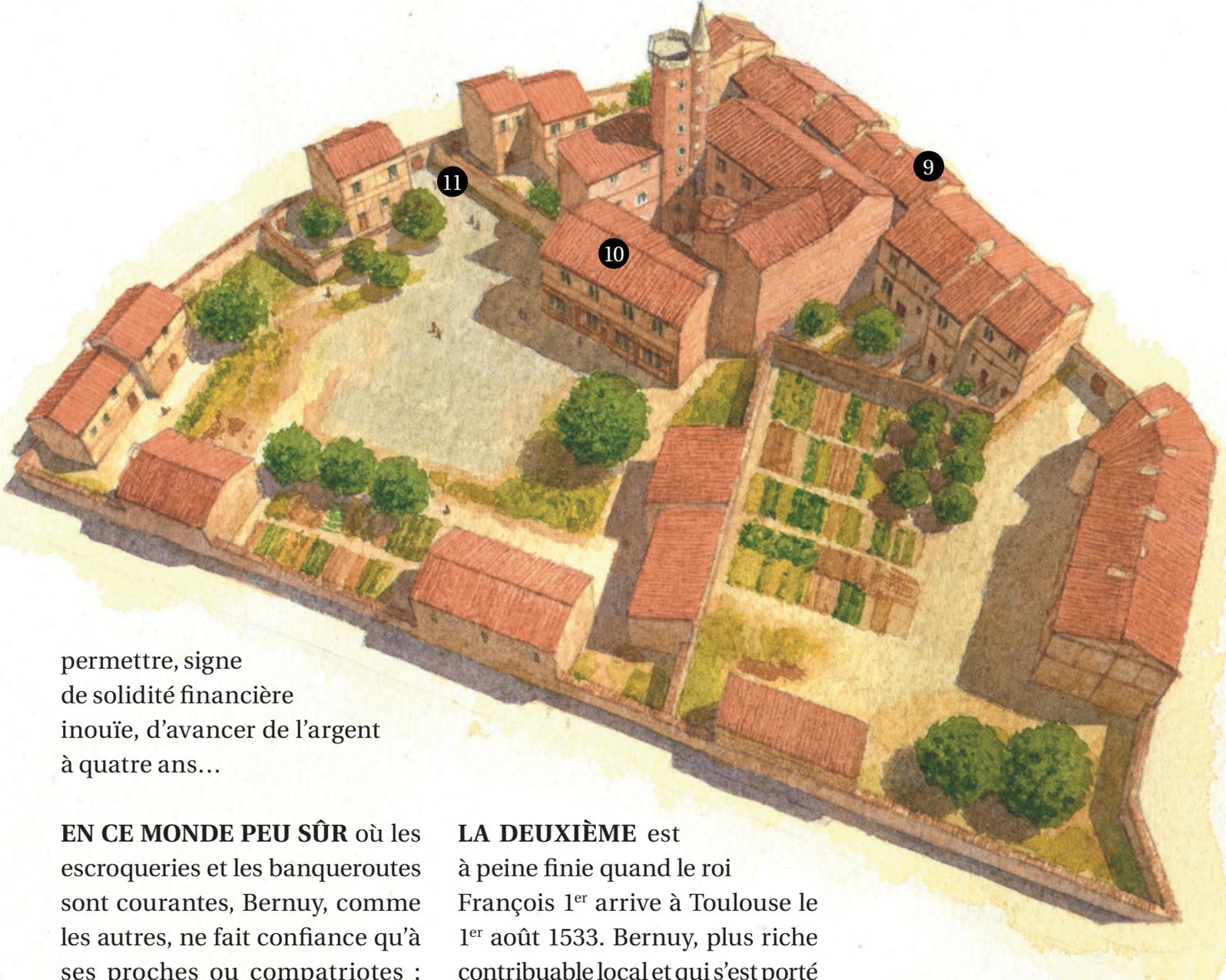
L'hôtel de Bernuy en 1533. Le bâtiment principal est bordé de deux cours, reliées par un passage voûté ① l'une côté « vieille demeure » ② (la « cour d'honneur ») ③ l'autre côté rue Peyrolières ④ (Gambetta). Dans la première, deux tours escaliers ⑤ pour desservir les étages, dont la très haute tour octogonale. La deuxième cour est entourée de galeries ⑥ reliées par un escalier droit ⑦ bâties plus tard par le « massonier » Loys Privat.

Les parties du bâtiment aujourd'hui disparues ⑧ sont représentées coupées.

CE JEUNE ET RICHE ESPAGNOL qui s'installe à Toulouse autour de 1500 connaît déjà bien la ville. Juan de Bernuy a dû souvent y venir avec des membres de sa famille négociant des cargaisons de pastel. Revenu à Burgos, porte d'entrée de la Castille, peut-être est-ce lui qui a convaincu ses proches de le « muter » outre-Pyrénées. Il est en tout cas tout de suite à son affaire et détonne déjà dans le milieu des grands marchands pasteliers qui, depuis 50 ans, ont réussi à faire de Toulouse la plaque tournante de ce commerce très lucratif et risqué, alors essentiel à la teinture des tissus.

Dès 1501, Bernuy propose ainsi à ses correspondants castillans d'aller leur livrer le pastel par la Garonne et Bordeaux. Jusque-là, on chargeait des intermédiaires de longer dangereusement les Pyrénées. Ses concurrents l'imitent rapidement et vont bientôt comme lui, depuis Bordeaux, aller vendre directement leur pastel à Rouen, à Anvers et à Londres. Bernuy, lui, a désormais les reins assez solides pour assurer aussi le transport de l'autre côté, vers la Méditerranée, depuis Marseille et Aigues-Mortes vers Naples et Valence. Dans les années 1540, il est de loin l'homme le plus riche de Toulouse et peut même se





Le « moulon » de l'hôtel de Bernuy lors de la première campagne de construction, alors que le riche marchand n'a pas encore acquis les maisons sur la rue Peyrolières 9 qui lui permettront plus tard d'ouvrir son hôtel sur cet axe plus fréquenté. Au centre, la « vieille demeure » 10 où Bernuy habite pendant les travaux et qu'il transformera ensuite en boutique. L'entrée principale 11 est alors rue « dels Predicadors » (prêcheurs en occitan, c'est-à-dire dominicains).

permettre, signe de solidité financière inouïe, d'avancer de l'argent à quatre ans...

EN CE MONDE PEU SÛR où les escroqueries et les banqueroutes sont courantes, Bernuy, comme les autres, ne fait confiance qu'à ses proches ou compatriotes : son frère Diego resté à Burgos, un autre castillan, Sancho de Mena qu'il charge de toutes les missions, le basque Fernand Ybarne qu'il envoie des années en Angleterre, son beau-frère Pierre Saint-Étienne qui finit par devenir son associé. Mais en amour, Bernuy choisit Toulouse et épouse en 1505 Margarida del Faur qui devait avoir des biens à Saint-Jory et, comme il vaut mieux être prudent, fait élever dès 1516 un tombeau de marbre à leur effigie dans une chapelle des Jacobins. C'est qu'il est généreux avec les dominicains qui y prêchent (Saint-Dominique était de Burgos) et aussi leur voisin depuis qu'il a commencé en 1502 à acheter des terrains et des maisons dans le « moulon » d'à côté. En bordure du quartier des marchands et tout proche de la Garonne par où il expédie son pastel, tout proche aussi du Capitole où il espère bien siéger un jour, l'endroit est pratique pour ses affaires. Contre une « vieille demeure » centrale, il fait construire en plusieurs campagnes à partir de 1504 un vaste hôtel avec au moins deux cours.

LA DEUXIÈME est à peine finie quand le roi François 1^{er} arrive à Toulouse le 1^{er} août 1533. Bernuy, plus riche contribuable local et qui s'est porté caution pour la rançon du roi huit ans plus tôt après le désastre de Pavie, aurait reçu la Cour chez lui le 4 août, au soir d'une journée tendue d'audience royale au Parlement. Pour détendre le monarque, le thème de la soirée est littéraire : faisant honneur aux « cent dames » de la Reine, Bernuy aurait convié un grand nombre de « dõnas e domaisèlas » de la ville ornées de fleurs en référence aux Jeux floraux (« Les fleurs, ce sont nos vers, Toulouse est le jardin... » déclame un poète). Parmi elles, les sept de la

« Pléïade toulousaine », une association poétique féminine menée par Joana, surnommée « Perle », qui s'avance alors et chante une ballade en français à « l'aimable Fébus qui nous rend les beaux jours ». Flatté, le roi aurait répondu par un rondeau à la « belle Flora ». ▶

Bernuy et sa femme Margarida del Faur accueillent le roi François 1^{er} et sa deuxième épouse, la reine Éléonore de Habsbourg, sœur de Charles Quint, le 4 août 1533 devant la belle façade à l'espagnole de la rue Peyrolières.



Le festin donné par Bernuy en l'honneur du roi et de la reine dans la grande salle de son hôtel. Le roi, échaudé par les parlementaires, a besoin de détente et Bernuy a fait venir de nombreuses Toulousaines dont Joana « Perle », l'une des sept poétesses de la Pléiade féminine de la ville qui lui chante une ballade sur les fleurs (c'est-à-dire les dames toulousaines) auxquelles le soleil (le roi) « donne verdure et odorants atours ». Le roi répondra par un rondeau.

► **L'HUMEUR EST BONNE** mais la visite royale finira mal : en faisant ses dévotions le dernier jour, François remarque une « pierre précieuse » dans le trésor de Saint-Sernin et exige de ses « loyaux et obéissants » Toulousains qu'ils la lui donnent car il veut, dit-il, l'offrir au Pape (dont la nièce épouse justement le fils du roi à Marseille). Outrés du procédé, les Toulousains finiront par obéir. Un an plus tard, en 1534, Bernuy, décidément amateur de littérature, reçoit chez lui, en costume de Capitoul (il a enfin été élu), la sœur de François 1^{er}, la très savante et malicieuse Marguerite, reine de Navarre. Une reine déjà mal vue aussi pour ses idées « évangéliques » qui commencent à agiter le pays et Toulouse en particulier où marchands et étudiants

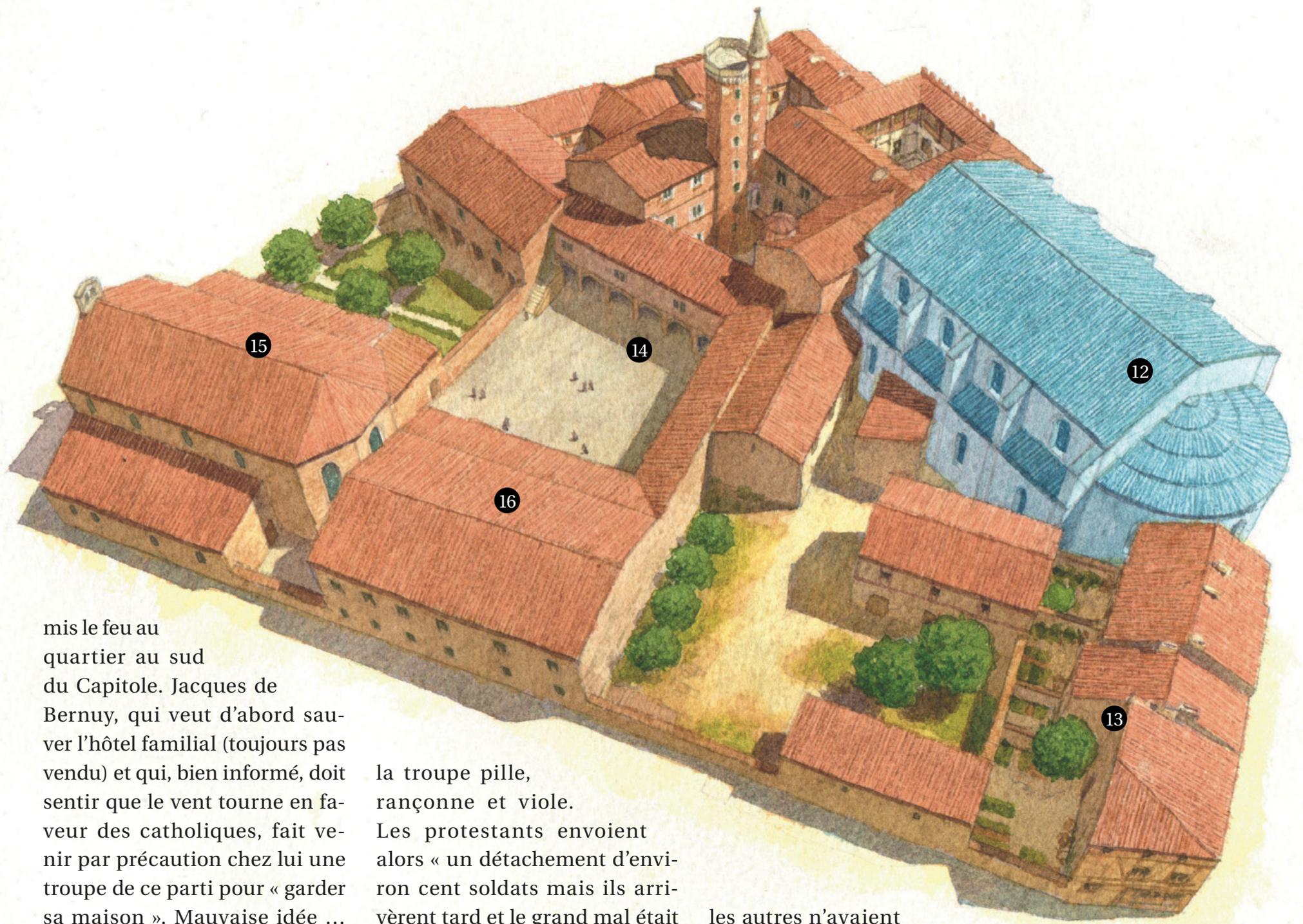
accueillent avec faveur les idées nouvelles malgré les bûchers et les condamnations du Parlement.

BERNUY ne verra pas le déchaînement des guerres de religion : au début des années 1550, il est tué, selon la légende, par un taureau dans la cour de son bel hôtel, dont hérite l'un de ses fils, Jean, déjà vicomte grâce à un riche mariage, celui-ci s'empresse dès 1556 de vendre l'ensemble (qui doit sentir un peu trop la marchandise) à un riche parlementaire, Antoine de Clary. Riche mais retors : Clary ne payera pas plus que l'acompte de 20 % versé à la signature, d'où procès à répétition et impasse juridique qui mèneront à la solution jésuite (en 1566, de pieux ex-Capitouls achètent ses droits à Clary, offrent les lieux aux Jésuites pour qu'ils y installent

leur collège et règlent ensuite le conflit avec les Bernuy). Le vicomte reste donc provisoirement sur place avec son frère Jacques, président aux enquêtes, auquel arrivera la mésaventure suivante...

PROTESTANT comme presque tout le milieu des marchands toulousains, Jacques de Bernuy ne le crie pas haut et fort car il est parlementaire et que le Parlement, dans les terribles journées de la « Délivrance » de mai 1562, est la place forte du catholicisme et le quartier général de ceux qui veulent empêcher les Capitouls de faire de Toulouse une ville huguenote. La bataille fait rage dans les rues, le canon tonne et le 15 mai, les catholiques, pour empêcher les protestants de progresser vers le Parlement, ont





mis le feu au quartier au sud du Capitole. Jacques de Bernuy, qui veut d'abord sauver l'hôtel familial (toujours pas vendu) et qui, bien informé, doit sentir que le vent tourne en faveur des catholiques, fait venir par précaution chez lui une troupe de ce parti pour « garder sa maison ». Mauvaise idée ... « Ces canailles n'y eurent pas plutôt mis le pied, qu'ils commencèrent à parler de piller et de tuer. Bernuy craignant pour sa vie, abandonne sa maison et va se cacher dans celle d'un voisin. » La maison est pleine de réfugiés,

la troupe pille, rançonne et viole. Les protestants envoient alors « un détachement d'environ cent soldats mais ils arrivèrent tard et le grand mal était déjà fait. Ils chargèrent brusquement ceux qu'ils rencontrèrent dans la maison, en tuèrent six ou sept et mirent le reste en fuite. Mais après cette action, il leur prit envie de faire comme les premiers : ils pillèrent tout ce que

les autres n'avaient pu emporter. C'est ainsi que par ceux de l'un et l'autre parti fut achevé de saccager la plus belle et la plus riche maison de Toulouse. On en voyait emporter l'or et l'argent à pleins chapeaux. » ●

À lire :

- « *Annales de la Ville de Toulouse* », Germain de Lafaille, Colomyès 1701.
- « *Le palais de Bernuy ou le Collège royal de Toulouse* », Alexandre du Mège, Mémoires de la SAMF 1836.
- « *Les routes de Cocagne, le siècle d'or du pastel 1450-1561* », Gilles Caster, Privat 1998.
- « *Les hôtels particuliers de Toulouse au XVI^e siècle* », Rémi Papillault, Archives de la Haute-Garonne.

Le collège jésuite au début du XVII^e siècle. Les pères ont enserré l'hôtel de Bernuy dans un vaste complexe religieux et pédagogique : une église était prévue à l'angle des rues Peyrolières et Malbec mais n'a jamais vu le jour 12. Les terrains mitoyens ne sont pas encore acquis 13. Une grande cour cloîtrée 14 remplace la « vieille demeure », bordée par une chapelle 15 et des salles de classe 16.

Dessin de gauche, l'hôtel est pillé le 15 mai 1562, lors des batailles de la « Délivrance » à Toulouse.



STUDIO  IFFÉREMMENT

**Texte : Jean de Saint Blanquat
Illustrations : Philippe Biard
Merci à Guy Ahlsell De Toulza
et Bruno Tollon pour leur aide.**